

Les peintures murales des maisons civiles de
Bruniquel, Caussade, Saint-Antonin,
Cordes et Gaillac
aux XIII^{eme} et XIV^{eme} siècles

par Jean-Pierre LE MARÉCHAL | Robert MANUEL
Pierre MALRIEU | Jacques NEVEU

Montage photographique : André DUPRÉ.

Fiers de leur savoir-faire, ils se déplaçaient avec leurs cartons, leurs palettes de dessins et de coloris. Ils travaillaient à la journée. Les motifs qu'ils proposaient, des plus simples aux plus complexes, du simple faux appareil aux arabesques, aux draperies, aux grands motifs figuratifs, en passant par toute la variété des motifs géométriques, étaient l'objet d'âpres discussions. Tout dépendait du goût et du prix consenti par le commanditaire. Ils ? C'étaient ces ouvriers, égayant de couleurs vives (dominante des ocres rouges et des ocres jaunes) des murs sombres en raison de l'absence d'éclairage, de la rareté des ouvertures (notamment dans les tours, symbole de la richesse et de l'orgueil du possédant qu'il convenait de flatter, où on les rencontre souvent). Cela se passait il y a plusieurs siècles. Que reste-t-il, aujourd'hui, de leur travail ?

Nous avons voulu suivre la trace de ces artistes anonymes et les pages qui suivent nous entraîneront dans un périple qui nous conduira dans treize demeures réparties dans cinq villes. Notre travail, conçu pour le plaisir, est loin d'être exhaustif et nous avons délibérément laissé de côté les peintures murales des châteaux, des églises, pour nous attacher à celles des demeures particulières. Les décors peints y sont non seulement extrêmement rares, (peu ayant survécu aux travaux d'aménagements des nombreux occupants qui se succédèrent) mais aussi pas toujours facilement visibles (relevant souvent du domaine privé). Ce n'est pas un hasard si on les rencontre (et encore à l'état de traces) dans les

galetas, les greniers, où l'on va rarement. Mais quel que soit leur état présent, ils nous émeuvent toujours. Ces décors sont la représentation de l'imaginaire des hommes du Moyen Age. Les murs ont piégé leurs fantômes : ici, un griffon, un musicien, là, un visage, une épaule de femme, une arabesque..., autant de fragments épars d'un grand rêve oublié ridant le lac du sommeil où plongèrent les hommes qui nous précédèrent. Il y a sept cent ans...

BRUNIQUEL :

LA MAISON PAYROL

Située en contrebas du château, cette demeure doit son nom à la riche famille de marchands qui l'habita du XIII^{ème} au XVII^{ème} siècle. Célèbre par son architecture, les collections qu'elle renferme, et son histoire (le bâtiment est ouvert au public en saison), la Maison Payrol, patiemment restaurée pendant de longues années, est aujourd'hui le plus bel édifice de la ville. Nous lui avons consacré une longue étude dans ce bulletin, il y a trois ans (1).

C'est également le seul édifice de Bruniquel connu à ce jour possédant un décor peint remontant au Moyen Age. A l'exception des pièces du rez-de-chaussée, il est certain qu'à l'origine toutes les pièces devaient être décorées car des traces, impossibles à conserver, ont été retrouvées dans le reste de l'immeuble. C'est dans une pièce du premier étage qu'ont été retrouvés les restes de peintures murales les mieux conservés. Découvertes en 1958, elles ont été définitivement sauvées et remarquablement restaurées il y a quelques mois (2).

Ce décor, qui a souffert de multiples aménagements ultérieurs, s'étend sur une partie du mur ouest de la pièce ainsi que sur une petite partie du mur nord. Il est uniquement constitué de motifs géométriques, variés à l'infini et d'une grande richesse de coloris où prédominent l'ocre jaune et l'ocre rouge.

On distingue de bas en haut :

— à environ 70 cm du niveau du plancher actuel, des cercles entrelacés, tirés à main levée et se recoupant de façon à former des losanges dans chaque cercle bordés de points rouges. Des petites touches, ou languettes, délimitent en négatif des croix de Saint-André.

L'on ignore si la partie inférieure était composée des mêmes motifs.

— une bande horizontale, composée d'une succession de triangles nervurés se succédant base-sommet, « à la queue leu leu », évoquant des fougères.

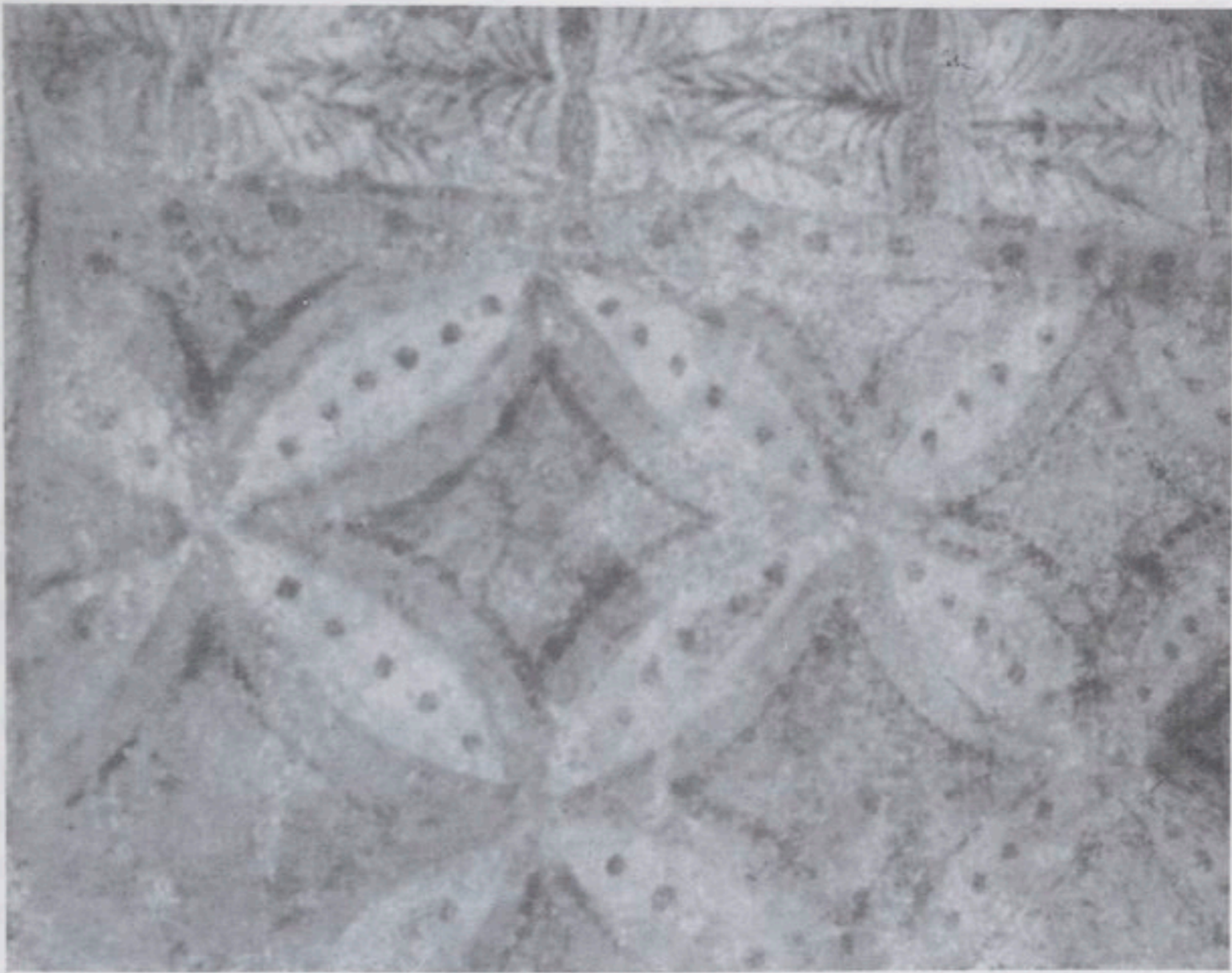
— au-dessus de cette bande, deux grands panneaux côte à côte, en forme de rectangle, séparés par une bande verticale où se retrouvent les mêmes triangles mais en disposition alternée.

Le panneau de gauche porte en pliages, inclinés à 45° (style cocotte en papier) une alternance de carrés et de parallépipèdes décorés : fleurettes et vrilles dans les parallépipèdes ; rameaux de feuilles de chênes et glands dans les carrés. Le style un peu maniéré des rinceaux évoque la fin du XIII^{ème} ou le début du XIV^{ème} siècle.

Celui de droite est constitué d'images en damiers aux couleurs particulièrement vives et brillantes. Leur disposition générale fait apparaître une succes-



Cette tour qui doit son nom à un de ses plus anciens propriétaires s'élève à une vingtaine de mètres, à l'ouest du clocher de l'église de Causada. Son plus illustre propriétaire au XVII^e siècle fut Maximilien de Béthune, duc de Sully.



intempéries et l'absence des pigeons, sans que rien ait été fait pour leur protection. On peut se poser la question : combien de temps encore ces fresques seront-elles visibles ?

Planche I - Bruniquel - Maison Payrol, fig. 1 et 2.

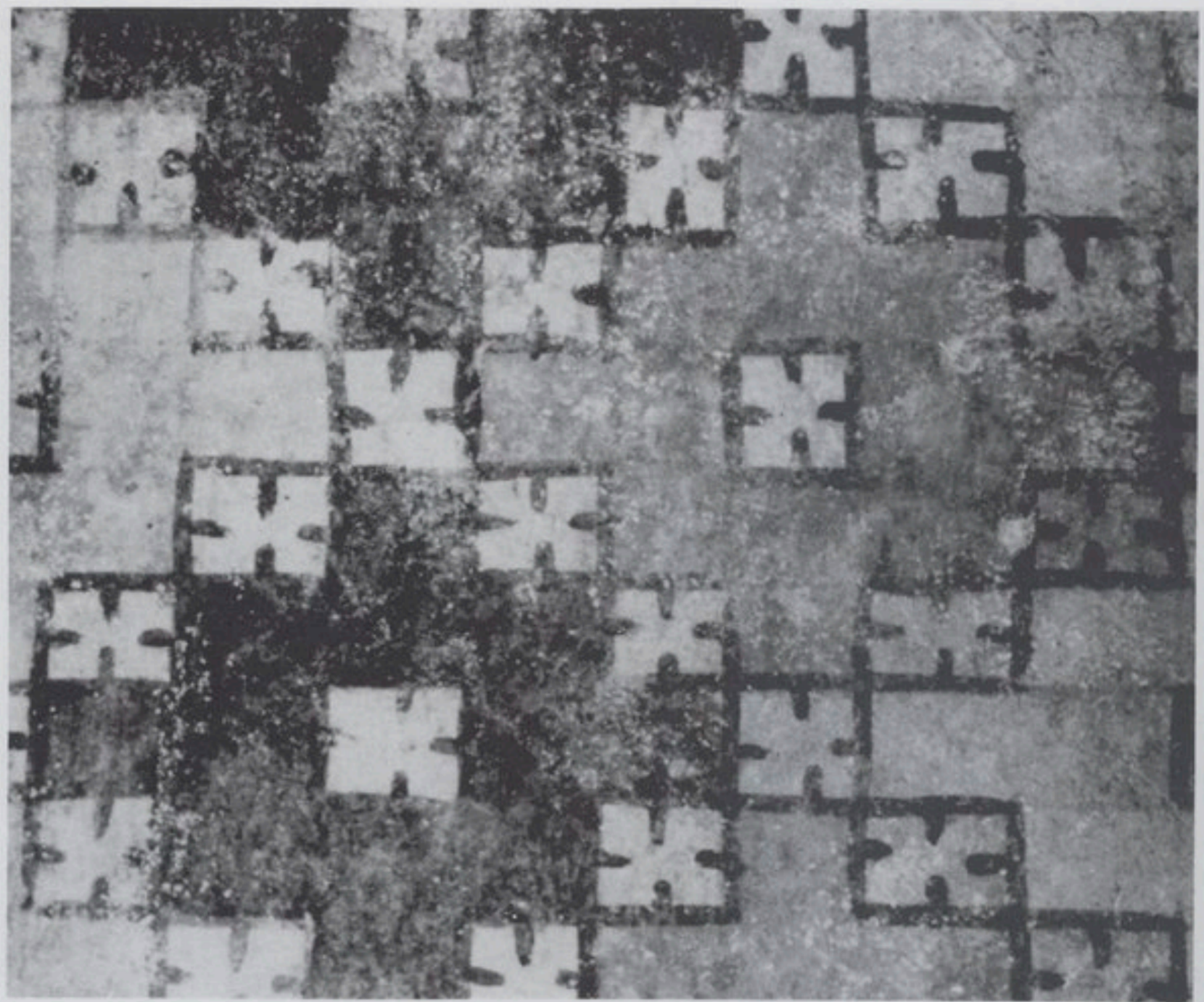


Planche I - Bruniquel - Maison Payrol, fig. 3 et 4.

sion verticale de losanges. Chaque petit carré ou brique de construction porte des touches noires faisant là aussi apparaître en négatif des croix de Saint André. Ce décor rappelle, à quelques détails, celui que l'on retrouve dans certaines maisons gothiques de Trévis (façades extérieures et peintures intérieures) mais il est **exactement identique** à celui que l'on retrouve dans la tour construite au XII^{ème} siècle du château de Pruniers, dans le Poitou.

— au-dessus des deux panneaux enfin, une large frise de quadrilobes portant, semble-t-il, des blasons (des Payrol ?). Ces blasons sont malheureusement tronqués, conséquence d'une modification de la pièce et de l'abaissement du plafond survenu vers le XV^{ème} siècle.

Précisons que certains de ces motifs se retrouvent à diverses époques et en divers lieux : peintures, carrelages, mosaïques... Cela n'a rien d'étonnant, si l'on sait qu'ils étaient « inventés » à partir de tracés régulateurs générant une multitude de formes, à la manière d'un kaléidoscope. Seule leur disposition et leur assemblage variaient suivant le goût et la fantaisie de l'artiste et du commanditaire.

P. M.

CAUSSADE :

LA TOUR D'ARLES (3) : (XIII^{ème}-XIV^{ème} siècles).

Cette tour qui doit son nom à un de ses plus anciens propriétaires s'élève à une vingtaine de mètres, à l'ouest du clocher de l'église de Caussade. Son plus illustre propriétaire au XVII^{ème} siècle fut Maximilien de Béthune, duc de Sully, comme en témoigne le compoix de la gâche Estivenque de 1640.

Ce sont les 2^e et 3^e étages qui nous intéressent aujourd'hui. Créés au détriment d'une grande salle au XIX^{ème} siècle, ils sont les seuls à posséder encore sur les murs des fresques, fin XIII^{ème}, début XIV^{ème} siècle. Ces deux étages sont reliés par un escalier en bois.

Au deuxième niveau, les décors que l'on a pu dégager du plâtre qui les recouvrait sont tous des dessins géométriques, de faux murs et, peut-être, en certains endroits des décors floraux.

Le troisième niveau au contraire présente sur le mur ouest une scène de tournoi avec notamment deux chevaliers qui s'affrontent de part et d'autre d'un mât surmonté d'oriflammes. Ils sont vêtus d'une armure, d'un heaume, d'un cimier et d'un bouclier.

Le chevalier de droite dont on aperçoit la lance horizontale renverse son adversaire qui, lance relevée, bascule sur la croupe de son cheval caparaçonné. Sous cette scène de tournoi court une rangée de godrons surmontant un cordon plissé. Au ras du plancher, séparées par des colonnes surmontées de chapiteaux sur lesquels reposent des arcs feuillagés, des loges abritent des spectatrices d'un très beau dessin.

Bien que classé, l'ensemble monument et fresques subit les attaques des intempéries, humidité, présence des pigeons, sans que rien ne soit fait pour leur protection. On peut se poser la question : combien de temps encore ces fresques seront-elles récupérables ?



Planche II - Caussade - Fig. 5 - Maison de la Taverne



Planche II - Caussade - Fig. 6 - Maison d'Arles



Planche II - Caussade - Fig. 7 - Maison d'Arles



Planche II - Caussade - Fig. 8 - Maison d'Arles

LA TAVERNE (XIII^{ème}-XIV^{ème} siècles).

Cette autre tour fait partie, avec la maison de l'Arbot, des trois plus anciens monuments de Caussade. Située rue de la République, le rez-de-chaussée est occupé par un commerce d'objets d'art et les deux grandes baies ogivales aménagées en vitrines sur rue.

Ce monument qui comporte trois étages est en bien meilleur état que la Tour d'Arles. Le premier étage est occupé par une immense salle ornée d'une cheminée monumentale en brique. Cette salle est éclairée par de grandes ouvertures à meneaux aménagées au détriment de fenêtres géminées à une époque postérieure à la construction de la tour. Au plafond, vestiges de poutres peintes.

Les étages supérieurs sont éclairés par des fenêtres géminées qui viennent d'être restaurées récemment ; les pierres des colonnes et chapiteaux, en s'effritant, constituaient un danger permanent pour les passants.

C'est dans la grande salle du premier étage que se trouvent les vestiges de ce qui devait être une grande fresque murale. Seul un personnage grotesque a survécu. Il s'agit d'un homme vu de face, coiffé d'un chapeau bizarre, le torse revêtu d'une tunique bicolore, jaune à droite, rouge à gauche, le bras gauche portant un grelot suspendu au coude. A son extrémité, la main tient un objet indéfinissable en forme de croissant.

Au-dessus du personnage, dans un cartouche, on distingue des lettres gothiques dont on n'a jamais pu lire la signification. L'ensemble, anciennement revêtu d'un crépi, a été malencontreusement piqueté. On pense qu'il s'agit d'un fou du roi.

Appelée actuellement la « Taverne » pour une raison inconnue, elle était désignée autrefois sous le nom de « Maison des Veuves »... Au XV^{ème} siècle, elle servait d'obrador aux Missolières, riches marchands drapiers.

Son état de conservation est parfait grâce au propriétaire qui a déjà engagé des sommes importantes pour sa restauration.

J. Neveu

SAINT-ANTONIN :

LA MAISON MURATET

Les noms des anciens occupants de cette demeure, située au cœur historique de la cité, à quelques pas de la halle et de l'Hôtel de Ville que restaura Viollet-Le-Duc, nous sont restés inconnus. On la désigne aujourd'hui, par commodité, du nom de la famille propriétaire. Ce nom n'est pas inconnu de nos lecteurs car l'édifice, remanié à plusieurs époques, a fait l'objet d'une étude en 1987 menée par Bernard Loncan, dans le présent bulletin (4).

Le premier étage était, semble-t-il, à l'origine divisé en deux pièces inégales par une cloison en torchis à pans de bois recouverte d'un enduit épais. C'est sur la partie conservée de cette cloison (elle-même en partie détruite par l'adjonction d'une porte moderne) qu'ont été mises à jour par le propriétaire de la maison des peintures murales du plus haut intérêt.

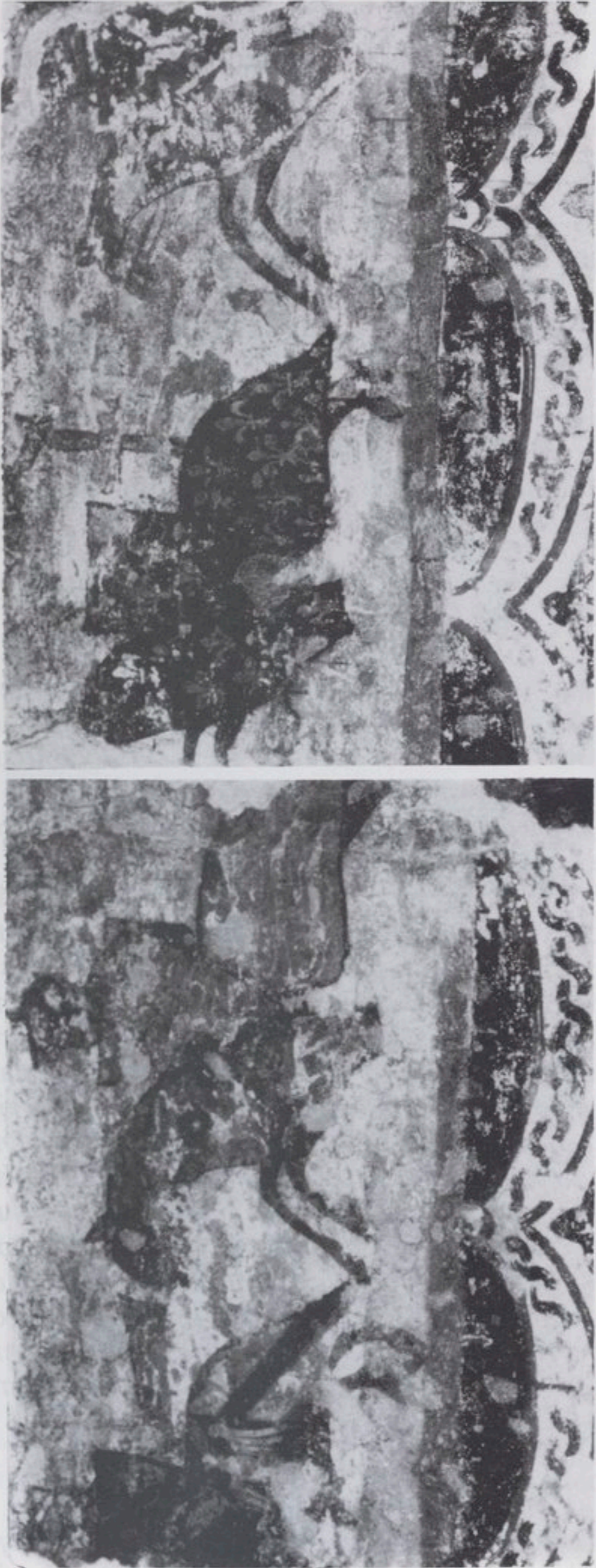


Planche III - Saint-Antonin - Fig. 9 et 10 - Maison Muratet

La composition du décor retrouvé est répartie en trois rangs superposés.

— Au bas : une double rangée de médaillons circulaires à fond blanc entrelacés bord à bord délimités par un ruban lie de vin, cerné par deux traits noirs. Chaque médaillon renferme un griffon noir, aux ailes blanches, striées de fins traits noirs figurant les plumes. Les dessins ne sont pas identiques, signe d'une exécution à main levée.

— Au-dessus : une mince bande horizontale, décorée d'une succession d'arcs segmentaires renversés, dans lesquels sont dessinés des motifs en S (noirs) penchés sur fond blanc (sans doute la représentation d'une tenture).

— Dans la partie supérieure, juste au-dessous de la poutre, cinq cavaliers, représentés de profil, l'un derrière l'autre en mouvement de droite à gauche, tiennent de la main gauche un bouclier en forme d'écu triangulaire cachant leur corps et de la main droite une bannière. Chaque écu porte des armoiries différentes que l'on retrouve sur les housses et les bannières. On ignore si le cavalier de tête restant était le premier ; par contre, le cinquième cavalier peint sur la face du pilier est bien le dernier puisque le décor change derrière lui.

Quelle est la scène représentée ? Plusieurs hypothèses ont été avancées depuis la découverte de ces peintures que l'on pensait d'abord avoir été exécutées dans la première moitié du XIII^{ème} siècle (4), aux alentours du Traité de Paris. Malgré leur mauvais état de conservation, l'on a pu identifier les armes d'Angleterre sur le second cavalier (léopards à fond de gueules), de France sur le troisième (fleurs de lys d'or sur fond d'azur), de Toulouse (?), sur le quatrième... L'étude de bois prélevés entourant les peintures — cloisons, plancher, plafond — a permis récemment d'établir une chronologie des grandes étapes de la construction grâce à la dendrochronologie. Le décor aurait été peint, un peu plus tardivement, entre 1259 et 1264 (date d'abattage des arbres). L'auteur de cette dernière étude (5) conclut : « Cette datation (...) situe la peinture après la mort de Raymond VII de Toulouse. Il est possible d'avancer l'hypothèse : en 1229, le traité de Paris entre le roi de France (Louis IX) et le comte de Toulouse (Raymond VII) reconnaît que le Quercy appartient au comte de Toulouse. En 1259, par ce traité de Paris, Saint Louis abandonne le Périgord et le Quercy aux Anglais (Henri III). Ce traité met fin aux luttes incessantes et permet aux populations de la région de vivre en paix jusqu'à la Guerre de Cent Ans. Cette paix a pour conséquence d'établir une période de prospérité économique sur cette ville, établie sur l'industrie et le commerce du drap ainsi que sur la fabrication du cuir. Cette prospérité créa une bourgeoisie marchande qui manifesta sa richesse par un développement important de l'habitat. Dans ce cas, nous pouvons imaginer que le propriétaire du lieu qui est peut être un riche marchand a voulu commémorer ce traité, symbole de sa richesse. Les personnages cités auparavant sont les mêmes (6), seules les dates changent... ».

MAISON MARION

L'on désigne sous ce nom un ensemble de deux maisons, mitoyennes, de structure sensiblement identique mais de proportions différentes, situées rue Guilhelm Peyre.

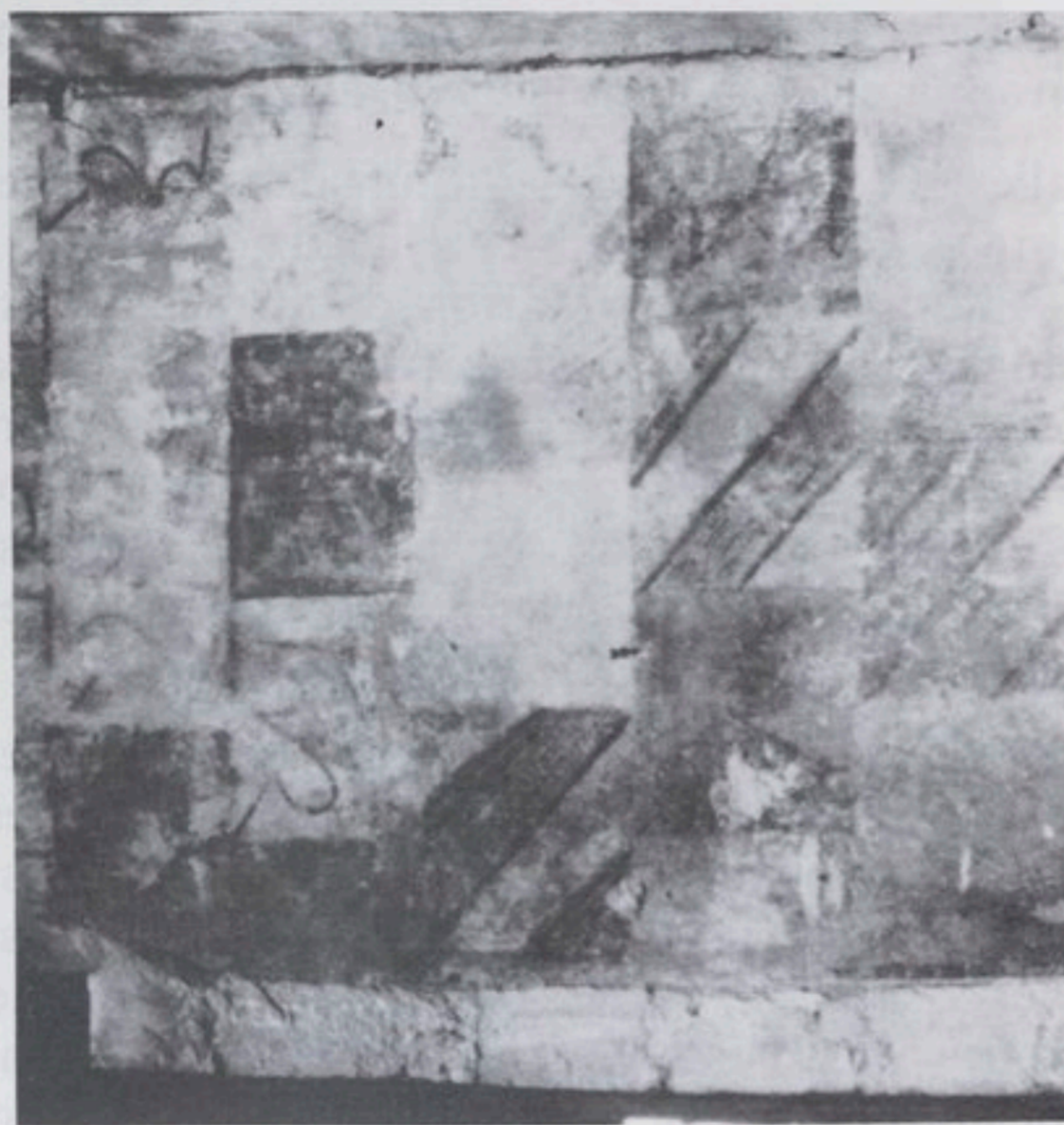


Planche III - Saint-Antonin - Fig. 11 et 12 - Maison Marion

Le bâtiment de droite recèle, au deuxième étage, des restes de peintures murales réparties sur deux murs. Les couleurs ont malheureusement disparu.

Le dessin, au trait, délimite un décor de type faux appareil régulier, réparti de bas en haut sur six assises, surplombées au niveau du plafond d'une frise à rinceaux.

Les rectangles des trois assises inférieures portent en alternance des bandes obliques figurant un damier, et des lignes au tracé complexe, du type «décor en faux marbre», selon l'expression de Robert Mesuret, que l'on retrouve également (et uniquement) dans les trois assises supérieures. Ces lignes délimitaient deux surfaces peintes de couleurs différentes dans les carrés dans lesquels elles s'inscrivent.

Datation proposée : fin XIII^{ème} ? XIV^{ème} siècle.

P. M.

LA MAISON CAYSSAC

Les décors conservés concernent essentiellement le premier étage de ce bâtiment construit vers 1280. Les transformations du XV^{ème} siècle, en modifiant la distribution du deuxième étage, ont fait disparaître les enduits anciens ; seules des traces rougeâtres sont encore présentes dans une salle annexe.

Le premier étage a conservé une grande partie des enduits du XIII^{ème} siècle. Dans la Grande Salle est visible par endroit un appareil de pierre à joint rouge, de module 0,25 x 0,50 m. Ce décor couvrait vraisemblablement les quatre murs. Les arrière-voussures des fenêtres géminées sont décorées différemment : l'une présente un motif de feuillage rouge et noir, l'autre un appareil de pierre à joint noir et blanc.

Au XV^{ème} siècle, ce décor a été recouvert d'un lait de chaux teinté de bleu sur lequel a été peint un appareil de module 0,20 x 0,40 m environ à joint blanc.

Une des deux salles secondaires présente un décor dont le motif se retrouve dans de nombreux bâtiments civils et religieux du XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles. Citons à Saint-Antonin la Maison Marion, d'autres maisons à Cordes, les salles capitulaires du prieuré de La Ramière et de l'abbaye de Beaulieu. Ce décor consiste en une succession de damiers (ceux du haut des murs forment une frise) alternativement noir, rouge et ocre jaune dans lesquels sont tracées des arabesques rouges ou noires. Ce décor, conservé sur deux murs, couvrait l'ensemble de la pièce. Une particularité de cette peinture « a tempera » est de ne posséder aucune ligne droite hormis le tracé des damiers.

Il est intéressant de constater que ce type de décor est très souvent associé à des salles de dimensions relativement petites : salles secondaires dans les bâtiments civils ou salle capitulaire dans les bâtiments religieux. Les appareils de pierre sont eux, par contre, généralement peints dans des salles de grand volume telles que les nefs des églises ou les Grandes Salles des hôtels médiévaux. Cette disposition peut être dictée à la fois par un souci d'économie et le désir de laisser le décor mural s'effacer devant l'architecture prépondérante pour les grands volumes.



Planche III - Saint-Antonin - Fig. 13 et 14 - Maison Cayssac

Il faut aussi envisager l'harmonie sol/mur, ce qui est difficile en l'absence de sols conservés. Dans les Grandes Salles, le rapport de la surface du sol sur la surface des murs est environ de 1/2. Il passe à 1/4 et moins pour les salles secondaires. On peut imaginer dans ces conditions que la décoration du sol serait plus évoluée et décorative dans les Grandes Salles qui sont de plus les salles d'apparat que dans les pièces annexes où la décoration serait générée essentiellement par le décor mural.

Jean-Pierre Le Maréchal

CORDES :

INVENTAIRE DES PEINTURES MURALES DU VIEUX CORDES

Charles Portal, dans l'« *Histoire de la ville de Cordes* » qu'il avait publiée en 1902, pensait, à juste titre, que les murs des riches demeures cordaises — fin du XIII^{ème}, début du XIV^{ème} siècle — avaient pu être ornés de peintures. Il avait relevé, dans le fonds Favarel, la mention d'une « chambre peinte » dans une maison appartenant en 1435 à noble Jean de Salles, sans toutefois pouvoir la localiser.

Depuis, plusieurs facteurs ont joué en faveur de la découverte et de la protection des peintures murales :

- une plus grande sensibilisation au patrimoine local.
- les travaux, publics ou privés, d'amélioration ou de restauration.
- le hasard (encore lui !).

C'est ainsi qu'à ce jour nous avons pu photographier les peintures murales du « Vieux Cordes », toutes en plus ou moins bon état, mais encore bien lisibles.

- à la maison du « Grand Fauconnier »,
- à l'ancien Presbytère,
- à la maison Gaugiran,
- à la maison du « Grand Veneur »,
- à la maison Prunet,
- à la maison Baron.

Le relevé photographique de toutes ces peintures présente un intérêt certain pour la connaissance archéologique de Cordes pour la période du XIV^{ème} au XVI^{ème} siècle.

MAISON DU GRAND FAUCONNIER

Le 2^e étage de cette maison, — siège de la mairie —, comporte deux types différents de décor :

1/ Une scène figurative représentant une phase de tournoi (?) ; plus précisément, trois chevaux au galop, caparaçonnés, tous trois montés et situés l'un derrière l'autre.

La partie supérieure de ce décor a été tronquée lors de la mise en place du plafond actuel. On peut légitimement penser que cette belle maison comportait, à l'origine, trois étages (7), — comme à la maison du Grand Veneur —, et

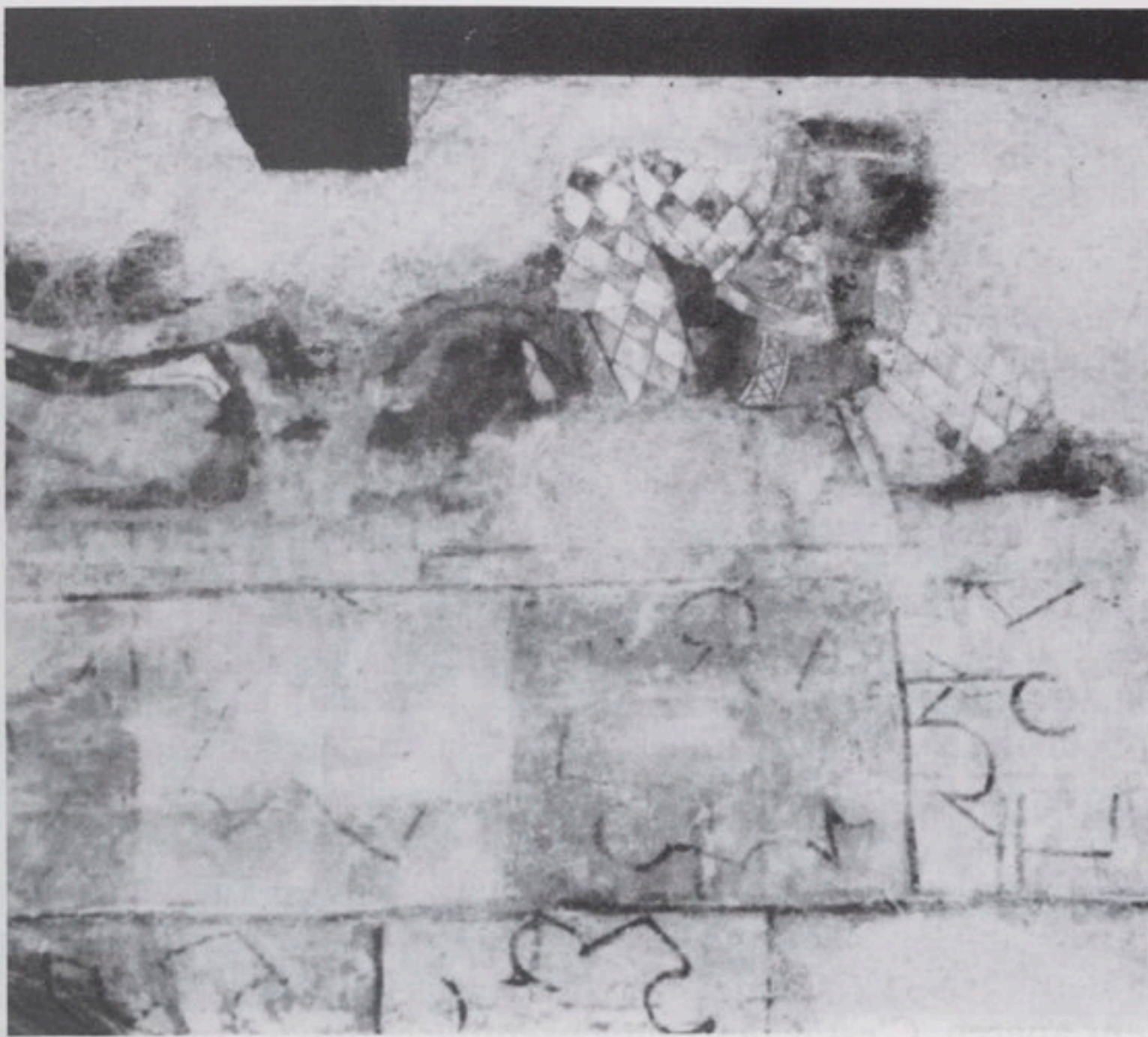


Planche IV - Cordes - Fig. 15 et 16 - Maison du Grand Fauconnier

qu'en raison du poids excessif de la toiture, le dernier étage a été supprimé et le plancher abaissé, entraînant la multiplication du décor dans sa partie haute.

Le gros plan sur l'un des chevaux fait regretter l'absence du chevalier... Notons la position des antérieurs et le caparaçon décoré de motifs héraldiques (8).

2/ Au-dessous et sur la plus grande partie du mur opposé ainsi que dans l'embrasure des baies géminées sont visibles comme des « graffiti », généralement inclus dans un faux appareil peint.

Ce type de décor, si l'on se réfère à l'ouvrage de Robert Mesuret (9), se retrouve dans plusieurs localités de la région Midi-Pyrénées : Beaulieu, Lectoure, La Romieu...

Ces « graffiti » ont été présentés parfois comme des caractères arabes (souvenir des croisades ?). Robert Mesuret, pour sa part, baptise ce décor : « peinture concrète » ou « faux marbre » et le date du début du XIV^{ème} siècle.

ANCIEN PRESBYTERE

Le docteur Laurent, propriétaire actuel, a fait en 1992 désobstruer les baies géminées du 2^e étage. Ce dégagement a permis la mise au jour d'un beau décor peint au type « faux marbre » dont le gros plan photographique donne un meilleur aperçu. C'est le deuxième exemple connu à Cordes de ce type de décor peint.

MAISON DU GRAND VENEUR

Cette maison, popularisée par l'originalité du décor sculpté de sa façade et admirée à juste titre pour l'harmonieuse disposition des baies, comporte, à l'intérieur, plusieurs types de décors peints.

1/ Le plus important est situé au premier étage. Sous une frise peu lisible, une alternance de grands losanges, rouges et blancs, décore tout le mur de façade. A l'intérieur de chaque losange rouge est peinte une fleur de lys blanche. Ce décor se retrouve, dégradé, sur le mur opposé et sur l'intrados d'un passage.

Le caractère somptueux de ce décor laisse deviner la qualité de son propriétaire (10). Aujourd'hui les fleurs de lys sont à peine visibles.

2/ Au deuxième étage, une partie du mur sud comporte un faux appareil à double trait rouge sur enduit blanc.

3/ Ailleurs, d'autres traces de décors peints ont été relevés, mais trop dégradés pour être présentés.

MAISON GAUGIRAN

Deux salles du deuxième étage, séparées par une cloison, comportaient à l'origine un décor peint différent. Aujourd'hui, la cloison a été supprimée et l'on peut voir, côte à côte, les deux décors assez bien conservés (restaurés).

— Le premier est constitué par des rangées régulières de blasons blancs sur fond noir. En partie haute : une frise comportant une alternance de blasons armoriés et de rubans cassés.



Planche IV - Cordes - Fig. 17 - Maison Prunet

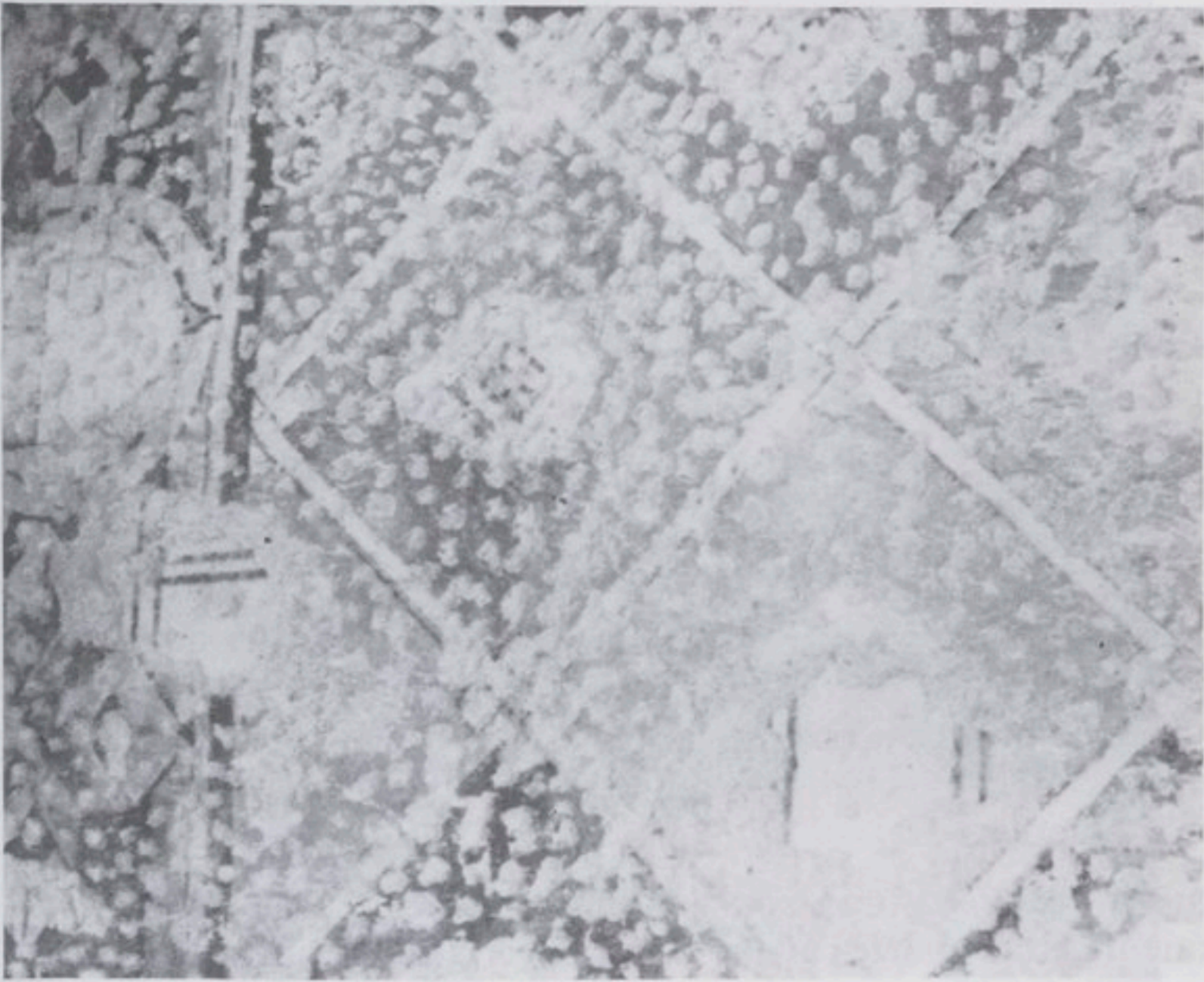


Planche IV - Cordes - Fig. 18 - Ancien Presbytère

— Le second est constitué d'hexagones soulignés d'un trait noir sur fond blanc, chacun comprenant, en son centre, un petit motif floral. En partie haute, une étroite frise à dessins géométriques simples.

MAISON PRUNET

Cette maison a beaucoup souffert dans le passé. Sa restauration a valu à Jean-Marc, ferronnier d'art, le premier prix du concours national de « Chefs-d'œuvre en péril ».

Mais, du décor peint, il ne reste aujourd'hui au premier étage que quelques mètres carrés, très piquetés.

Néanmoins, sous une frise, on peut voir un décor géométrique à base de carrés de couleurs différentes, comportant chacun au centre un motif floral noir.

Par endroit, on distingue des fragments de carroyage noir à double trait, sur fond blanc, peint sur un enduit épais recouvrant le décor précédent.

MAISON BARON

Des fragments de décor, par-ci, par-là, ont pu être photographiés lors de la modernisation de cette maison destinée à la location.

Ce sont surtout des dessins géométriques à motifs, floraux ou non, aux couleurs aujourd'hui bien estompées. Leur présence en plusieurs endroits laisse penser à la généralisation du décor sur les murs de cette maison.

Le dégagement d'une baie géminée obstruée, — aujourd'hui incluse dans l'immeuble —, a permis la mise au jour de traces de peinture sur l'intrados des ogives, — sous forme de chevrons à traits noirs —, ainsi que sur toute la surface de l'embrasure.

Ailleurs, c'est l'intrados d'une porte avec des fleurs de lys stylisées aux pétales jaunes et rouges, ou encore des losanges alternativement rouges et blancs séparés par un ruban blanc bordé de noir, ou par un ruban plus large multicolore.

R. Manuel

GAILLAC :

LA TOUR PALMATA

Le nom de cette tour, restée tristement célèbre par les massacres qui s'y déroulèrent à la Saint-Barthélémy, vient non de sa forme mais du nom de l'un de ses anciens propriétaires, de la lignée d'une riche famille de marchands, Paul Matha. Le rez-de-chaussée de l'édifice, — privé — est aujourd'hui occupé par un commerce.

Au sommet de la tour, sous la voûte, au-dessous des quatre arcs formerets, étaient peints quatre cavaliers, découverts par l'érudit tarnais Elie Rossignol en 1863. Il n'en reste aujourd'hui plus que trois.

La tour a été construite vers 1271 et les peintures sont de la même époque. Cela est confirmé par deux choses :

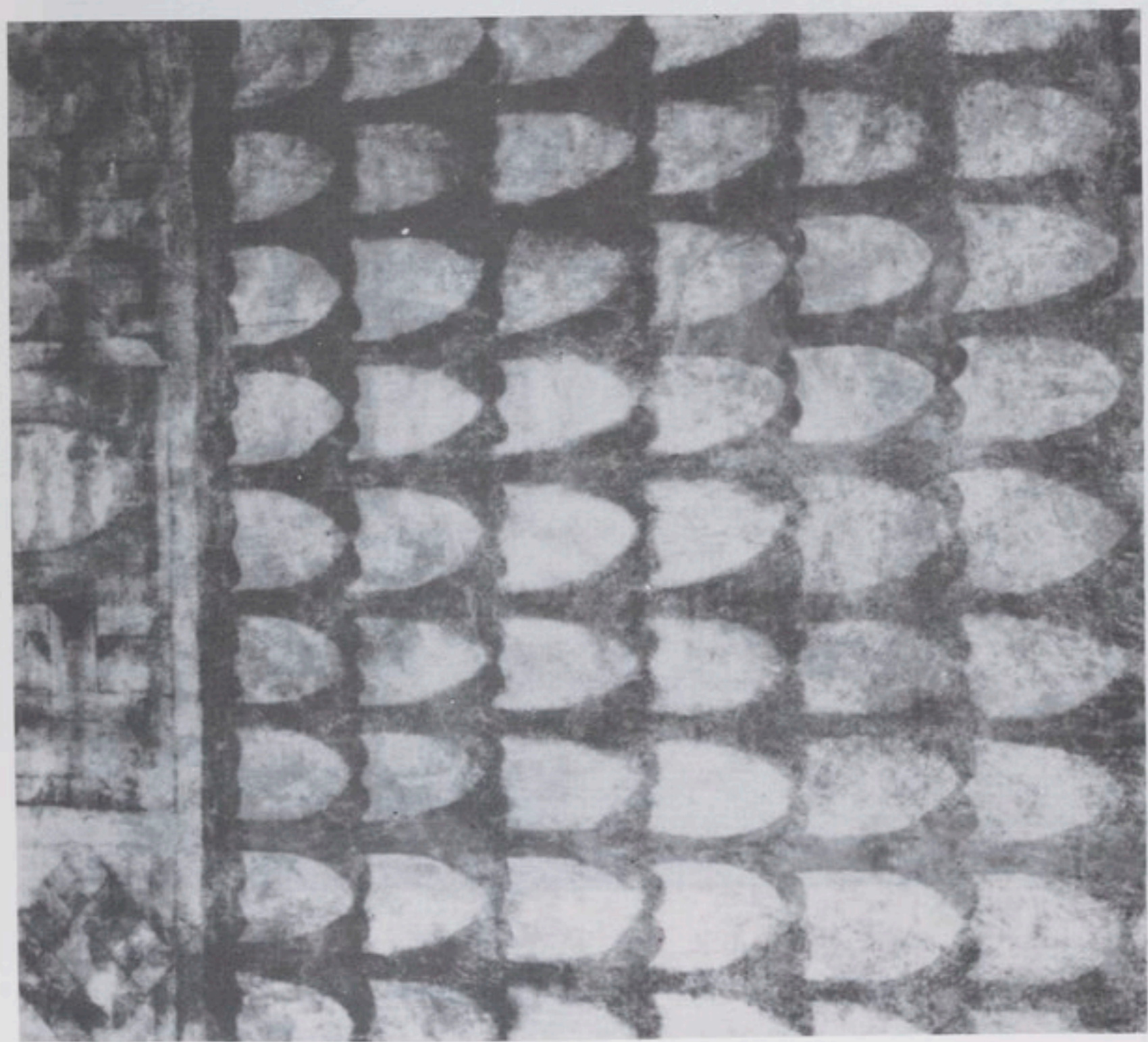


Planche IV - Cordes - Fig. 19 - Maison Gaugiran - Fig. 20 - Maison du Grand Veneur



Planche V - Gaillac - Fig. 21 et 22 - Maison Palmata.



Planche V - Gaillac - Fig. 23 et 24 - Maison Palmata.

1/ Les détails d'habillement des cavaliers.

2/ Les blasons, répétés sur les boucliers, les têtes et les housses des chevaux qui ont permis d'identifier les personnages.

Les cavaliers sont peints dans des médaillons. Ils sont tous représentés dans la même attitude, de profil, frappant de taille. Ils sont coiffés du heaume, armure de maille et bassinnet à visière mobile.

— Le premier cavalier (le mieux conservé) se détache sur un décor imitant un appareil de pierre de taille. Il a pour blason : de gueules aux quatre otelles d'argent (les armes du Comminges). On pense qu'il représente Bernard VII, comte de Comminges.

— Le second cavalier, dont la tête a malheureusement disparu à la suite du percement d'une lucarne, représente Lambert de Monteil Adhémar, seigneur de Lombers en 1270, qui a pour armes : parti à dextre d'azur, semé de fleurs de lys avec la croix de Toulouse.

— Le troisième cavalier est en partie détruit. La housse du cheval a disparu mais on distingue les armes répétées sur le bouclier et la tête : de gueules à la croix d'or, vidée, cléchée et pommetée de douze pièces et alézée de même. Il s'agit d'un seigneur de Lisle Jourdain, connu pour son mariage en seconde noce avec Vacquerie de Monteil Adhémar, dame de Brens.

Un plancher, moderne, a fait disparaître une partie du décor peint sous les cavaliers. On distingue cependant sur une frise des personnages jouant de la trompette et des soldats casqués portant des sortes d'arbalètes (?) et sur une autre des buccins (sortes de trompettes avec renflements), deux sonneurs de trompettes et au milieu un personnage levant le bras, ailleurs des soldats, un animal (canard ou faisan ?). On peut supposer la représentation d'un tournoi se déroulant devant les murs d'un château.

P.M.

NOTES

1) BSATG, t. CXVI, 1991, pp. 53-70

2) Cette restauration a été effectuée par Madame Françoise Piquemal Tartie.

3) Voir un historique plus complet dans BSATG, t. CXI, 1986, pp. 127-131.

4) B. LONCAN : *La Maison Muratet à Saint-Antonin Noble Val (Tarn-et-Garonne), note sur une demeure urbaine médiévale*, BSATG, t. CXII, 1987, pages 107-136.

5) B. SZEPERTYSKI : *Datations en dendrochronologie, Maison Muratet, Saint-Antonin Noble Val, Cinquantenaire de la Société des Amis du Vieux Saint-Antonin*, 1993, pp. 44-65.

6) Que ceux proposés par B. LONCAN : Raymond VII, comte de Toulouse (1222-1249), Louis VIII, roi de France (1223-1226) ou Louis IX (1226-1270), Henri III, roi d'Angleterre (1216-1272).

7) Un croquis d'A. du Mège — 1820 — n'en comporte que deux.

8) Rapport de Mme Pradalier-Schlumberger au congrès de la société française d'Archéologie en 1982.

9) *Les peintures murales du Sud-Ouest de la France du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle.*

10) Selon toute vraisemblance, la famille de Rabastens.